



DOCUMENTARY FILMS

THE CAVE

Film documentaire réalisé par Feras Fayyad - 97 minutes - production: Danish Documentaries

Depuis près de neuf ans, la guerre en Syrie sème la mort, la désolation et la terreur à travers le pays. Des centaines de milliers de personnes y ont perdu la vie, et des millions d'autres ont été contraintes à l'exode. Dans la Ghouta orientale assiégée, les bombardements incessants ont transformé les paysages en no man's land parsemé d'immeubles en ruine et de décombres. S'aventurer à l'extérieur peut s'avérer fatal : quartiers résidentiels, marchés, écoles et autres lieux publics sont visés tout aussi indifféremment. Pour le gouvernement de Bachar el-Assad et ses alliés russes, les hôpitaux, les centres de soins et les ambulances constituent également des cibles légitimes.

Pour trouver refuge et espoir, il faut s'aventurer sous terre, où une courageuse équipe de médecins et d'infirmières a établi un hôpital surnommé « la grotte ». Sous la direction d'une jeune pédiatre, le Dr Amani Ballour, le personnel prodigue soins et réconfort aux enfants et aux adultes, aux malades et aux blessés. Dans une société patriarcale qui dévalorise les femmes, Amani se heurte bien souvent à l'hostilité d'hommes qui refusent de reconnaître ses compétences médicales. Cependant, elle leur tient tête et, dans cet endroit, les femmes exercent sur un pied d'égalité avec leurs confrères. Elles risquent leur vie pour sauver leurs patients et font tout leur possible pour mener à bien leur mission dans un contexte de barbarie, d'injustice et de souffrance. Pour Amani et ses collègues, il ne s'agit pas seulement de survivre mais de concrétiser leurs aspirations et leurs ambitions pour leur pays et pour les femmes.



NOTE DU RÉALISATEUR



Dans *L'Artiste du Beau*, la nouvelle de Nathaniel Hawthorne, l'horloger Owen confectionne un magnifique papillon mécanique pour son amie d'enfance, Annie, devenue mère de famille. Lorsque la créature s'échappe de son écrin finement sculpté, la jeune femme s'exclame: « Que c'est beau! Est-il vivant ? » Quand l'insecte se pose sur le doigt de son amie, elle se tourne vers Owen et lui demande: « Dis-moi s'il est vivant ou si c'est toi qui l'as créé. » Owen lui répond: « Pourquoi demander qui l'a créé, dès lors qu'il est beau ? ». Par la suite, un garçon écervelé détruit cruellement l'insecte.

Dans le cadre du tournage des *Derniers hommes d'Alep*, nous nous sommes attachés, sur plusieurs années, à rendre compte des frappes militaires contre les hôpitaux. Plusieurs ont été détruits. Des médecins et des patients ont été tués. Ces établissements ont été pris pour cible de manière systématique par vengeance, pour semer le chaos, intimider et forcer les citoyens à s'enfuir. La communauté internationale n'a rien fait pour mettre fin à ces attaques barbares et vindicatives.

Puisqu'il était impossible d'assurer des soins à la surface, des hôpitaux ont été aménagés sous terre. J'ai eu l'occasion d'en visiter plusieurs, et j'ai été étonné de constater l'ingéniosité dont les gens peuvent faire preuve. Pour les habitants, ces établissements souterrains sont devenus la seule chance de survivre et de se faire soigner. Ils permettent aussi aux femmes et aux hommes de travailler ensemble (pour les Syriennes, les perspectives professionnelles se limitent d'ailleurs sans doute à ces lieux confinés).

J'ai été témoin de la lutte menée par ces femmes médecins et ces infirmières pour s'y faire accepter. Elles se débrouillent seules, ce qu'elles n'auraient pas l'occasion de faire à la surface, compte tenu de l'ordre patriarcal qui régit la société syrienne. Je les considère comme de véritables modèles, et je suis convaincu qu'à travers ce film elles sauront mobiliser le monde entier et rompre le mutisme de la communauté internationale. Si personne ne parle de ces exactions et si aucune mesure n'est prise contre ces crimes de guerre, nos aspirations à la liberté, au droit et à la justice n'ont aucun sens.

L'époque que nous vivons est effrayante parce que la soumission à l'autorité a le vent en poupe. Dans l'esprit de *L'Artiste du beau*, j'ai voulu réaliser une œuvre poétique qui nous invite à explorer les coins les plus sombres de l'âme et nous encourage à y trouver notre part de lumière.

LE TOURNAGE

Avec *The Cave*, Feras Fayyad a réalisé un film très personnel dont la puissance évocatrice nous plonge dans l'enfer vécu par les femmes en zone de guerre. Puisant dans les souvenirs, les convictions morales et le vécu du réalisateur (jusque dans son enfance), ce documentaire raconte la catastrophe humanitaire de la guerre en Syrie.

M. Fayyad a grandi entouré de femmes fortes, sa mère, ses sept sœurs et quatre tantes. L'un des souvenirs les plus vivaces qu'il garde de sa mère remonte à ce moment terrifiant, en 1990, lorsque le dictateur Saddam Hussein, qui s'était servi d'armes chimiques contre la population kurde en Irak, a menacé de les déverser sur Israël. « Tout le monde savait en Syrie que, s'il mettait sa menace à exécution, les produits chimiques se disperseraient sur nous », raconte-t-il. « Pendant que mon père colmatait les fenêtres pour nous protéger, ma mère a eu l'intelligence de nous apprendre à nous envelopper le visage d'un tissu, tel un masque de fortune. Comme dit le proverbe, elle ne nous a pas donné de poisson mais nous a appris à pêcher ! L'image de son visage, si près du mien, reste gravée dans ma mémoire, en gros plan. »



Les femmes de sa famille ont eu une influence immense sur sa vie, et sur le réalisateur qu'il est devenu. Dans la société syrienne, la place des femmes – considérées comme naturellement inférieures aux hommes, nées pour être des épouses et des mères – l'a toujours dérangé. « Ma mère a toujours été active. J'ai appris d'elle, de mes sœurs et de mes tantes. Elles ont fait de moi l'homme que je suis », ajoute-t-il.

En mars 2011, le gouvernement de Bachar el-Assad a sauvagement réprimé le mouvement pro-démocratie naissant. Feras Fayyad, qui était dans le collimateur du régime à cause du film qu'il avait tourné sur un poète syrien exilé et de sa lutte pour la liberté d'expression, a été arrêté. S'en est suivi un séjour en prison de quinze mois, avec tortures. À l'époque, le gouvernement mettait sous les verrous non seulement les manifestants mais aussi tous ceux qu'il considérait, de près ou de loin, comme des sympathisants à leur cause.

En prison, M. Fayyad a été le témoin d'une cruauté et d'une misogynie révoltantes. « On entendait constamment les cris des femmes et des enfants qui étaient torturés », se souvient-il. « Si l'on s'en prenait aux femmes, c'était essentiellement à cause de leur sexe. Le régime se servait d'elles comme d'armes de guerre, pour intimider et attaquer les opposants. Je suis sorti de prison détruit, et pétri de colère. Étant donné que j'ai grandi entouré de femmes fortes, j'ai pris ça très personnellement. J'ai senti que je devais utiliser l'espace de parole qui m'était offert en tant que réalisateur pour dénoncer ces exactions. » Par la suite, il a retrouvé certaines des femmes qui étaient en prison avec lui, et enregistré leur témoignage.

■ En août 2013, le gouvernement a organisé une attaque chimique de la Ghouta, fief de l'opposition, en périphérie de Damas. Le bombardement a eu lieu en pleine nuit, à 2 h 30, étouffant les gens dans leur sommeil. Dans les jours qui ont suivi, un ami réalisateur a filmé l'arrivée des secouristes dans les rues jonchées de cadavres et de survivants à l'agonie. En regardant ces images, Feras Fayyad a été galvanisé par deux femmes médecins qui travaillaient avec rapidité et détermination, dont une jeune pédiatre, Amani Ballour.

« C'était comme dans un film hollywoodien où l'on voit des héros courir entre les corps pour tenter de sauver des gens », raconte-t-il. « Je revoyais ma mère, mes sœurs, les femmes qui avaient été battues pendant mon séjour en prison. Le Dr Amani incarnait toutes leurs histoires. Elle ne faisait pas seulement son devoir de médecin mais luttait contre la misogynie de la société syrienne. »



Il a appris que le Dr Amani Ballour travaillait dans un hôpital souterrain de la Ghouta orientale surnommé « la grotte ». Les étages souterrains faisaient partie d'un bâtiment de six étages resté inachevé, et vide depuis le début de la révolte syrienne. En 2012, quand le gouvernement a intensifié ses attaques contre la Ghouta, le chirurgien Salim Namour a eu l'idée d'ouvrir le sous-sol du bâtiment pour y soigner les patients en lieu sûr. Peu après, le Dr Amani a rejoint l'équipe médicale et joué un rôle clé dans l'aménagement des nouveaux souterrains de l'hôpital. L'espace a été divisé en plusieurs salles, dont un service pédiatrique, un service gynécologique, une salle d'opération et une salle de réveil, ainsi qu'une vaste zone d'accueil des urgences. Lors du siège de la Ghouta, en 2013, « la grotte » est devenu l'un des derniers bastions d'espoir de la région, un lieu où l'on sauvait encore des vies.

Au cours des deux années suivantes, Feras Fayyad a continué de prendre des nouvelles d'Amani Ballour et de l'hôpital souterrain, tout en travaillant sur d'autres projets, dont *Les derniers hommes d'Alep*. Début 2016, il a commencé à réfléchir à la possibilité de faire un film sur les lieux souterrains en Syrie, et notamment sur « la grotte ». À l'origine, il a évoqué cette idée avec le Dr Amani, mais l'élection de cette dernière au poste de directrice générale de l'établissement a changé la donne : il ne s'agissait plus seulement d'obtenir son accord mais de documenter son travail, compliqué, éprouvant et essentiel pour la survie de l'hôpital.

Le Dr Amani a compris la nature du projet de M. Fayyad en voyant *Les derniers hommes d'Alep*. Ils ont discuté du film qu'il voulait faire et de ce que lui inspiraient sa propre expérience familiale, et son emprisonnement. « Feras m'a dit qu'il voyait les femmes de ce film comme des héroïnes et non comme des victimes. Il voulait les montrer en action, en train de sauver des vies », confie-t-elle. « Il m'a parlé de sa mère et de ses sœurs, des tortures et des maltraitances que les femmes avaient subies quand il était en prison. Il voulait attirer l'attention du monde sur la cruauté de la misogynie. Nous avons évoqué l'importance de la notion de vérité, et la manière dont elle s'applique à mon travail de médecin. En fréquentant les victimes, j'ai été témoin de crimes de guerre. Je crois au pouvoir des médias et je voulais que la vérité éclate. »

Le réalisateur explique qu'elle n'a donné son accord qu'à une seule condition : « Elle m'a dit que sa mission était de sauver des vies et qu'il fallait donc que je fasse très attention pendant les prises, afin de ne pas la distraire dans son travail. »



Comme il ne pouvait pas se rendre à la Ghouta, toujours assiégée, il a constitué une équipe de tournage sur place. Sa priorité était de trouver des collaborateurs disposant d'une solide expérience de la photo. « Un bon photographe sait aborder le cadrage, la composition, l'ombre et la lumière », explique-t-il. « Je voulais des gens dont le travail respire la spontanéité. S'ils avaient ces qualités, nous pourrions collaborer sur le plan artistique, et je les guiderais d'un point de vue technique. »

Il a fini par trouver trois excellents directeurs de la photographie, tous nés à Damas : Muhammed Khair Al Shami, Ammar Sulaiman et Mohammed Eyad.

M. Al Shami pensait lui-même faire un documentaire sur la Ghouta lorsqu'il a entendu parler du projet de Feras Fayyad. Intrigué par le concept d'un film sur les médecins qui travaillent dans des hôpitaux souterrains, il a décidé d'y participer après en avoir discuté avec lui. « J'aimais l'idée d'un tournage dans cet environnement inhabituel », explique-t-il. « C'était une approche originale, étroitement liée à l'histoire que je souhaitais raconter sur cette région coupée du monde et assiégée depuis des années. »



■ Aucun des trois nouveaux venus n'avait jamais travaillé sur un film tel que *The Cave*, que Feras Fayyad avait conçu comme un documentaire de cinéma-vérité, sans voix off ni entretien face caméra, et qui ferait la part belle aux protagonistes. Il a donc demandé à son équipe de suivre le personnel soignant sur de longues périodes, en les filmant au travail comme dans les moments intimes, lors des repas, ou pendant qu'ils discutaient entre eux ou avec leur famille. L'équipe de tournage était en territoire inconnu. Comme le confie Muhammed Khair Al Shami, il y a eu une période d'apprentissage, tant derrière que devant la caméra. « Nous devons saisir leurs émotions en filmant leurs visages de manière à ce qu'ils oublient qu'une caméra était braquée sur eux », raconte-t-il. « Nous n'étions pas habitués à cette façon de filmer, pas plus que le personnel médical, ce qui a compliqué notre tâche au début. »

Feras Fayyad a pu aider son équipe avec des exemples de vidéos pour lui donner une idée de ce qu'il souhaitait obtenir. Fin 2016, il s'est rendu dans la province d'Idlib, tenue par des rebelles, dans le nord de la Syrie. Chaque jour, il envoyait les images qu'il tournait, accompagnées d'instructions très précises sur les mouvements de caméra qui feraient naître l'ambiance intimiste recherchée. « Ils avaient besoin de comprendre comment aller au plus près des personnages sans être intrusifs », commente le réalisateur. « J'ai donc filmé les gens que je rencontrais à Idlib, en expliquant par le détail comment je m'y prenais. Je compare ça aux déplacements d'un boxeur, en trois mouvements : plan général, gauche, droite. On s'approche tellement près des personnages qu'on a l'impression de les toucher. On laisse la caméra tourner et on saisit la beauté du mouvement. »

Une méthode de travail a été mise au point en 2017. Les trois cameramen transféraient de petits fichiers numériques au réalisateur, qui leur faisait part de ses commentaires techniques détaillés. Ils ont aussi beaucoup parlé du principe de *The Cave*, du lieu et des femmes qui avaient choisi d'y travailler, tout particulièrement le Dr Amani. « Nous avons discuté d'elle et de tout ce qui se passait autour d'elle à l'hôpital, de ce qu'elle y faisait, comment elle sauvait des vies, pourquoi elle restait, et les relations qu'elle entretenait au sein de l'hôpital », raconte Feras Fayyad. « Cette histoire a trouvé une résonance très forte chez Muhammed Khair, Ammar et Mohammad. C'est ce qui les a poussés à faire ce film, et ce qui a contribué à la réussite du projet. »

■ Lorsqu'il a entamé sa tournée des festivals avec *Les derniers hommes d'Alep* en 2017, M. Fayyad montrait les images du tournage préliminaire de *The Cave* qu'il conservait sur son téléphone. En février, à la Berlinale, il a rencontré Kirstine Barfod, productrice chez Danish Documentary Films. Fondée en 2007 par la productrice Sigrid Dyekjær et les réalisatrices Eva Mulvad, Pernille Rose Grønkjær et Mikala Krogh, cette société de production de longs-métrages documentaires est l'une des plus réputées au Danemark.

« J'avais entendu parler de Kirstine et vu un film qu'elle avait produit, *Venus*, que j'avais beaucoup aimé. J'avais aussi eu des échos positifs sur Sigrid », se souvient-t-il. « J'ai montré les images de *The Cave* que j'avais sur moi lorsqu'on s'est rencontrés à Berlin. Le mois suivant, je suis allé voir Kirstine et Sigrid à Copenhague et nous avons commencé à discuter de la Ghouta. »

Pour les deux femmes, le projet s'est imposé comme un choix naturel. « C'était l'histoire d'un personnage féminin qui lutte contre les stéréotypes et contribue activement à changer son milieu », indique Kirstine Barfod. « L'exemple du Dr Amani a donné envie à d'autres femmes de venir travailler à ses côtés à l'hôpital. Cette histoire nous a parlé, et elle convenait parfaitement aux types de films que nous produisons. »

Sigrid Dyekjær avait vu un premier montage des *Derniers hommes d'Alep* en 2016, quand elle faisait partie du comité de sélection du Festival du Film d'Édimbourg. « En voyant ce film, je me suis dit que l'on sentait un vrai regard. C'était très différent des autres films syriens », raconte-t-elle. « C'était le genre de documentaire que nous produisons : un film d'auteur très fort visuellement. Feras Fayyad n'est pas quelqu'un qui filme par hasard une histoire fabuleuse. Ce n'est pas un collectionneur mais un réalisateur, et c'est ce qui fait toute la différence. »

En raison de leur emploi du temps chargé, Feras Fayyad, Kirstine Barfod et Sigrid Dyekjær ont dû patienter plusieurs mois avant de se revoir pour visionner ce que l'équipe de la Ghouta avait tourné dans l'interval. « Nous nous sommes retrouvés tous les trois chez Sigrid pour déruher et voir ce qu'on pouvait en tirer », se souvient Kirstine Barfod. « Le résultat nous a époustouflés. Il était indéniable que nous tenions là un grand film. »

Filmé dans la Ghouta orientale de 2016 à mars 2018, *The Cave* plonge les spectateurs dans les dédales d'un monde souterrain insoupçonné et oppressant dont les habitants s'aventurent rarement à la surface, à cause des fréquentes frappes aériennes de l'armée russe. Ils passent la majeure partie de leur temps sous les lumières artificielles de pièces aveugles avec, pour seul lien avec le monde extérieur, leur téléphone portable. En montrant leur quotidien, entre instants ordinaires et tragédies, le réalisateur saisit les individus dans toute leur complexité. « Bien sûr, il est important de filmer les moments forts, comme les bombardements et les drames, mais je voulais aussi mettre en lumière les petits détails du quotidien, les choses qui, a priori semblent insignifiantes mais en regardant de plus près, nous rendent humains et nous permettent de survivre », commente Feras Fayyad.



■ L'équipe du film a dû relever de nombreux défis techniques. En raison du blocus imposé sur la région, elle n'a pas pu se procurer le matériel nécessaire à un tournage professionnel dans des espaces sombres et exigus. Comme l'explique Ammar Sulaiman, « nous avons dû travailler avec l'équipement dont nous disposions. La prise de son se faisait avec le micro de la caméra, par exemple. Filmer dans un hôpital souterrain où l'éclairage était insuffisant dans la plupart des pièces et des couloirs constituait un problème supplémentaire. Quand il y avait des coupures d'électricité, l'un de nous devait éclairer la scène avec son téléphone portable. »



Pour Muhammed Khair Al Shami, les problèmes techniques étaient conformes à ce que l'on peut attendre de ce genre de tournage : « Pour filmer dans des lieux comme ceux-là, il faut des objectifs spéciaux et du matériel que nous n'avions pas. Mais, en fin de compte, les images des salles et des couloirs que nous avons tournées sont fidèles à la réalité des hôpitaux souterrains. »

Muhammed Khair Al Shami, Ammar Sulaiman et Mohammed Eyad se sont coordonnés de manière à être présents à tour de rôle pour filmer les protagonistes au quotidien. Ils ont également mis en place une stratégie sur place, lors des attaques. « Pour rejoindre l'hôpital avant le début des bombardements, nous enfourchions nos motos dès que les sirènes se mettaient à hurler, que les civils couraient dans les rues et que les magasins fermaient leurs portes de crainte d'être pilonnés », explique M. Al Shami. « Nous commençons à tourner dès notre arrivée, avant qu'il ne se passe quoi que ce soit, puis nous filmions les médecins qui s'occupaient des blessés qu'on leur amenait. »

Feras Fayyad était en contact permanent avec ses collaborateurs. Ils organisaient deux réunions par jour pour visionner les prises et discuter des plans à venir. L'équipe téléchargeait les images pour qu'il leur donne son avis (il leur arrivait de connecter la caméra à internet depuis l'hôpital pour lui montrer ce qu'ils venaient de filmer) et dessinaient une carte détaillée du lieu afin qu'il en saisisse parfaitement l'agencement. Ils le tenaient également informé des déplacements de chaque personnage.

Le réalisateur pressentait que le Dr Amani deviendrait le personnage central du film, mais il n'en a eu la certitude qu'après plusieurs mois de tournage. Dès qu'ils en avaient l'occasion, les membres de son équipe la suivaient à la fois dans ses temps de repos et son intimité au travail et dans les situations d'urgence, respectant toujours les règles qu'elle avait fixées pour des questions de sécurité. M. Fayyad était en contact avec elle, et il lui est apparu évident qu'elle était le moteur de *The Cave*. « Son humanité, l'amour qu'elle témoigne pour son travail, son peuple et ses collègues femmes faisaient d'elle le sujet idéal », explique-t-il. « Toute petite, elle savait déjà qu'elle voulait aider les femmes de son entourage. »

■ Dans *The Cave*, elle ne cesse jamais d'agir selon ses convictions, comme dans cette scène où elle réussit, avec beaucoup de douceur, à établir un dialogue avec une petite fille timide et à instiller en elle l'idée qu'elle pourra plus tard accomplir de grandes choses. Si le Dr Amani parle avec tous les enfants qu'elle accueille, elle admet porter une attention particulière aux petites filles, pour qui l'avenir reste encore nébuleux. « Dans notre société, les femmes doivent se marier à l'adolescence », explique-t-elle. « La plupart des hommes et des pères expliquent aux filles qu'elles vont se marier et aller vivre chez leur mari. Mais les petites filles que je soigne n'ont pas encore entendu les hommes parler de mariage. C'est donc le moment de leur faire prendre conscience de la force qui est en elles, de les encourager. C'est absolument essentiel. Elles ont besoin de cela. »

Le Dr Amani a bénéficié du soutien sans faille de Salim et Khalid, deux médecins qui ont reconnu ses compétences et l'ont encouragée à se porter candidate à la direction de l'hôpital en 2016. Aucune femme avant elle n'avait jamais occupé un tel poste et elle savait que son élection représenterait une étape importante. Elle savait aussi que ce serait un travail harassant, exigeant et stressant, et qu'elle se heurterait à l'hostilité d'hommes issus de la société patriarcale syrienne.



« Ce poste a été un vrai défi pour moi », reconnaît-elle. « C'est extrêmement difficile de gérer un hôpital dans une zone assiégée où les gens meurent de faim. Les hommes refusaient de me parler quand ils apprenaient que j'étais la directrice, ou me disaient que ma place était à la maison. C'était frustrant. Mais il faut bien une première fois, et je m'en sentais capable. Au bout de deux ans, les attitudes ont changé à mon égard, et certains ont même admis que je faisais très bien mon travail. C'était très étrange. »

Autre figure importante du film, Samaher une infirmière pleine d'énergie qui aime aussi cuisiner pour le personnel et déploie des trésors d'inventivité pour pallier la pénurie de produits et d'ingrédients. Si elle souffre de troubles de la mémoire et vit dans la peur depuis un bombardement qui l'a traumatisée, elle n'en demeure pas moins drôle et toujours de bonne humeur.

Kirstine Barfod note que la contribution de Samaher, comme celle du Dr Amani, est essentielle à l'hôpital et au film. « Samaher est adorable », dit-elle. « La boss, c'est le Dr Amani, qui se consacre essentiellement aux blessés qui arrivent. Samaher, elle, c'est la mère poule qui s'occupe de nourrir toute l'équipe. Elle a beaucoup d'humour, elle est très chaleureuse et très forte. Elle a apporté beaucoup de lumière dans ce chaos. »

Feras Fayyad ajoute : « Samaher est drôle, charismatique, généreuse avec tout le monde, et elle a du caractère ! Elle souffre d'un traumatisme et on sent bien qu'elle est à fleur de peau, toujours sur le qui-vive. Le moindre bruit, le moindre mouvement la fait réagir. Nous nous sommes demandés comment elle arrivait à tenir et à faire son travail. Mais c'est son énergie, sa force et son courage qui la portent. Elle combat son traumatisme au quotidien, sans jamais baisser les bras. Elle a beaucoup à nous apprendre sur la résilience des gens dans des conditions inhumaines et dangereuses. Il faut continuer à sourire, profiter de la vie, cuisiner... »



■ C'est essentiellement à travers le regard de ses collègues que l'on découvre le Dr Salim, un homme calme, à l'humour discret, qui a le contact facile. C'est lui qui a appuyé la candidature du Dr Amani au poste de directrice et qui recadre, fermement mais avec diplomatie, les hommes qui ne la traitent pas d'égal à égal. À l'instar de Samaher, avec laquelle il collabore étroitement, le Dr Salim a une stratégie de survie qui repose sur sa passion pour la musique classique. Ses compositeurs préférés sont des dissidents russes de l'ère stalinienne, et ce choix ne relève pas du hasard quand on sait que ce sont les avions russes qui sèment la mort et la destruction sur la région. « Le Dr Salim est un homme extraordinaire, très tolérant et ouvert d'esprit », déclare le réalisateur. « La musique, c'est sa manière de créer du bonheur et de résister. Nous avons essayé de nous servir de cela pour raconter son histoire. »

Début 2018, la situation dans la Ghouta orientale est devenue insoutenable. Bachar el-Assad et ses alliés russes ont intensifié leur offensive pour reprendre ce territoire, et mené une campagne de bombardements aériens et terrestres incessants, y compris à l'arme chimique. *The Cave* montre les derniers jours hallucinants de l'hôpital, que le gouvernement a fini par fermer après avoir repris le contrôle de la région, au mois de février.

Suite à cette fermeture, le Dr Amani et ses collègues ont été contraints de fuir vers Idlib, contrôlée par l'opposition, qui faisait elle aussi l'objet de frappes intensives. Feras Fayyad s'y est rendu pour continuer à filmer les trois médecins, désormais réfugiés, et suivre le Dr Amani dans sa recherche d'un poste dans les hôpitaux de la région. En un mois de tournage à Idlib, il a cumulé 200 heures de rushes captivants qu'il a utilisés en partie dans *The Cave* et dont il se servira pour de prochains films.

Finalement, le Dr Amani a pris la difficile décision de quitter la Syrie. Comme des centaines de milliers de ses compatriotes, elle a traversé la Méditerranée orientale pour trouver refuge en Europe. *The Cave* se termine justement ici, sur cette étendue maritime où reposent les épaves de bateaux coulés pendant les guerres précédentes, dont la Seconde Guerre mondiale.

En conclusion d'un film presque entièrement tourné sous terre, les images sous-marines proposent plusieurs niveaux de lecture. Pour le réalisateur, « la traversée permet au Dr Amani de se mettre en lieu sûr, mais ce chemin est aussi jonché de douloureux souvenirs de guerres et de catastrophes naturelles. La caméra descend puis remonte à la surface, vers l'air et la lumière. Il y a donc de la place pour l'espoir et un avenir meilleur. À une condition, cependant : que justice soit faite. »

LA POSTPRODUCTION

La postproduction de *The Cave* a été longue et compliquée. Plusieurs centaines d'heures d'images ont été tournées entre la fin de l'année 2016 et l'été 2018.

Feras Fayyad a donné les mêmes consignes à ses principaux collaborateurs : les monteurs Per Kirkegaard et Denniz Göl Bertelsen, le concepteur sonore Peter Albrechtsen, et le compositeur Matthew Herbert. « Je leur ai demandé de créer un environnement inédit, quelque chose que personne n'avait encore vu ni vécu. Je voulais que le public ait vraiment l'impression d'être à la place de l'héroïne, que l'équipe de postproduction marque le film de son empreinte et laisse libre cours à sa créativité. Chacun a joué le jeu. »

Pendant le tournage, Feras Fayyad a commencé à voir « la grotte » comme un univers parallèle. Sous terre, le Dr Amani et ses collègues féminins ont revendiqué la liberté, l'autorité et le pouvoir que la société patriarcale du dehors leur avait toujours refusés. Le monde souterrain est devenu un espace où elles explorent une approche différente et plus adaptée de la survie.



Bien évidemment, il s'est aussi efforcé, avec ses monteurs, de sélectionner les images qui traduisaient le mieux ce que vivaient et ressentait les personnages. Comme il le rappelle, « le personnage principal du film, c'est le Dr Amani. Comment allions-nous réussir à montrer ce qu'elle pense ? Voir et vivre les choses à travers ses yeux ? C'est l'équation que nous avons essayé de résoudre. »

Cette immersion était également un facteur clé de la collaboration entre Feras Fayyad et Peter Albrechtsen. Le réalisateur voulait que la bande sonore reflète la manière dont les personnages ressentent ce qu'ils entendent. « Les sons du film ne sont pas ceux du monde réel, qu'un journaliste essaierait de reproduire à l'identique, mais ceux qu'entendent les gens qui ont vécu un traumatisme. Comme le Dr Amani et Samaher, nous voulions que le public ressente le silence et sache à quel point le moindre son peut être effrayant. Parfois, on n'entendait pas la bombe mais la terre qui tremblait, comme lorsqu'un train passe à proximité d'une maison. »

Les deux hommes ont également cherché à retransmettre la menace que représente le bruit des avions russes, qu'on entend sans les voir. « Lorsqu'ils sont tout près, on a l'impression que ce sont des monstres qui viennent nous dévorer, et pas seulement nous bombarder. Peter s'est procuré des enregistrements d'avions militaires russes, qu'il a superposés à des bandes personnelles. Il a densifié le tout avec d'autres couches sonores, et le résultat est très concluant. »



■ Feras Fayyad adore la bande originale que Matthew Herbert (dont il admire l'éclectisme) a composée pour *Une femme fantastique*. « Matthew s'essaie aussi bien au classique qu'à l'expérimental, et c'est ce qui me fallait pour ce film », commente-t-il. « Je voulais une musique à la fois simple, pour les séquences émouvantes, et épique, afin d'évoquer l'environnement des personnages, les obstacles auxquels ils sont confrontés, leurs peurs, et ce qu'ils vivent au quotidien. »

L'hôpital a fermé, mais *The Cave* témoigne de ce refuge extraordinaire qu'un groupe de courageux médecins (homme et femmes) a aménagé sous terre. « Dans la mythologie et la littérature, le monde souterrain est l'endroit où l'on souffre, où l'on tue », rappelle le réalisateur. « À l'inverse, le Dr Amani et ses collègues ont transformé ce monde en un lieu de survie, où des femmes incroyables œuvraient quotidiennement pour transformer la société. »

Lorsqu'on lui demande ce qu'elle attend de *The Cave*, le Dr Amani va droit au but, comme à son habitude : « Ce film doit être une étape sur le chemin de la justice. Peut-être qu'elle règnera un jour. J'aimerais monter à la jeune génération de Syriens, à nos enfants, ce qui s'est réellement passé ici. Surtout, je veux que les Syriennes sachent qu'elles sont fortes, qu'elles peuvent braver les interdits, faire ce qu'elles ont envie de faire. À toutes les femmes que j'ai rencontrées, j'ai essayé de dire : 'Ne te préoccupe pas de la société, ni de ce que les gens diront de toi. Fais ce que tu aimes faire. Aie confiance en toi.' Un jour, les choses changeront. La société changera. »

L'ÉQUIPE TECHNIQUE

FERAS FAYYAD (Réalisateur, scénariste)

Primé à de nombreuses reprises, Feras Fayyad est principalement connu pour son travail autour des problématiques contemporaines syriennes et de la transformation politique du monde arabe. Son film le plus récent, *Les Derniers Hommes d'Alep*, lui a valu une nomination aux Oscars et le prix du meilleur documentaire aux Emmy Awards en 2018. Le film (présenté en avant-première au Festival de Sundance en 2017) suit un petit groupe de secouristes volontaires de la Défense civile syrienne, les Casques blancs. Il a ensuite été montré dans divers festivals, et récompensé par 18 prix internationaux, dont le Grand Prix du jury à Sundance, le prix du public aux festivals de Sarasota, Minneapolis–St. Paul et Washington, un Peabody Award et un Critics' Choice Award.

Né en Syrie en 1984, Feras Fayyad est titulaire d'une licence en création audiovisuelle et réalisation délivrée par l'EICAR à Paris. Il a tourné et monté plusieurs films documentaires et de fiction. Parmi ses autres réalisations, citons les documentaires *My Escape*, diffusé en salle, et *Between the Fighter in Syria* et *Wide Shot-Close Shot*. Il a également produit, coécrit et monté le court-métrage *One Day in Aleppo* d'Ali Alibrahim, et fait partie de l'Académie des Oscars.

KIRSTINE BARFOD (Productrice)

Kirstine Barfod a une longue expérience du cinéma. Elle a produit ou coproduit des longs-métrages documentaires, des séries et des courts-métrages de fiction. Elle travaille actuellement avec Feras Fayyad sur son troisième long-métrage documentaire, *The Mystery of Epilogue*. Ses prochaines sorties incluent le long-métrage *Family Apart* de Mira Jargil et la série *Absolute Beginners* de Thora Lorentzen. Elle a aussi collaboré aux longs-métrages documentaires *Venus* de Mette Carla Albrechtsen et Lea Glob (prix du public au Festival international du cinéma indépendant IndieLisboa en 2017) et *Born to Lose* de Palle Demant, et au court-métrage humoristique *Euroman* de Gavriil Tzafkas. Elle est membre de l'Académie des Oscars®.





SIGRID DYEKJÆR (Productrice)

Personnalité incontournable de l'industrie cinématographique danoise, Sigrid Dyekjær a produit plus d'une trentaine de longs-métrages documentaires en 17 ans. Elle est la cofondatrice de la célèbre société de production Danish Documentary Productions, créée en 2007 avec les réalisatrices Eva Mulvad, Pernille Rose Grønkjær et Mikala Krogh.

Ses films les plus récents incluent *Aquarela* de Viktor Kossakovski (distribué aux États-Unis par Sony Classics en août 2019) ; *I Walk* de Jørgen Leth ; *A Cherry Tale*, *Love Child* et *A Modern Man* d'Eva Mulvad ; *Hunting for Hedonia* et *Comedian Mind* de Pernille Rose Grønkjær ; *The Missing Films* de Jacob Thuesen et Tómas Gislason ; *School of Seduction* d'Alina Rudnitskaya ; et *Woman Two Steps in Front of Me* de Max Kestner.

Elle a aussi produit une série de films pour le compte de ses associées, dont *Une année d'espoir*, *The Newsroom: Off the Record*, *A Normal Life* (prix du public au CPH:DOX 2012), *Cairo Garbage/Cities on Speed* et *Everything Is Relative* de Mikala Krogh ; *Love Addict* et *The Monastery: Mr. Vig and the Nun* de Pernille Rose Grønkjær (prix Bodil 2008, nommé aux Independent Spirit and European Film Awards) ; et *The Castle* et *The Good Life* (prix CPH:DOX Doc Alliance) d'Eva Mulvad.

Parmi ses autres productions, citons *Bugs* et *Ai Weiwei: The Fake Case* (prix Bodil 2014, décerné par l'Association des critiques de cinéma danois, et nommé au Festival d'Amsterdam en 2013 dans la catégorie meilleur long-métrage documentaire) d'Andreas Johnsen ; *Free the Mind* et *Mechanical Love* de Phie Ambo ; et *Amateurs in Space* de Max Kestner. Elle était par ailleurs productrice déléguée de *Ballroom Dancer* (prix Nordic Panorama 2012, mention spéciale au Festival de TriBeCa et prix du meilleur documentaire au Festival britannique Raindance en 2012, présenté en ouverture du Festival de Taiwan).

En 2015, elle s'est vu remettre l'Ib Award, récompense attribuée par des réalisateurs·trices danois·es au meilleur producteur ou la meilleure productrice de cinéma du pays. Elle enseigne à l'École nationale de cinéma du Danemark et au dok.incubator, initiative soutenue par Media. Elle donne aussi des conférences dans des écoles de cinéma du monde entier, et des cours de réalisation de film documentaire, dans lesquels s'inscrit son projet annuel Bridging the Gap. En 2014, elle a produit *The Newsroom: Off the Record* de Mikala Krogh sur les coulisses d'un grand journal danois, ainsi que *Something Better to Come* de Hanna Polak, cinéaste nommée aux Oscars en 2005. Son travail sur ces deux films lui a valu une nomination au titre de meilleure productrice de film documentaire en 2016. Elle est membre de la Producers Guild of America et de l'Académie des Oscars.



ALISAR HASAN (Scénariste)

Alisar Hasan est une journaliste, scénariste et productrice syrienne. Elle a produit le court-métrage *Untold Stories* (2013), présenté au Festival de Locarno et à CPH:DOX.

MUHAMMED KHAIR AL SHAMI, AMMAR SULAIMAN, MOHAMMED EYAD (Directeurs de la photographie)

Les trois hommes, qui ont grandi à Damas, où ils sont nés, travaillent pour différents média internationaux et chaînes de télévision, dont Getty Images, BBC World, Al Jazeera English, TRT World, l'agence Anadolu et l'AFP. M. Al Shami est également responsable de production.

PETER ALBRECHTSEN (Concepteur sonore)

Peter Albrechtsen vit à Copenhague, où il participe à des longs-métrages et des documentaires. Parmi ses travaux récents, citons le thriller norvégien *Thelma* et le long-métrage finlandais *Olli Mäki*, primé à Cannes. Il a aussi été ingénieur du son pour les effets sonores de *Dunkerque* de Christopher Nolan.

Ses projets documentaires récents incluent *Bill Nye: Science Guy*, *Transformations* (également connu sous le nom de *Land of the Free*) et *True Conviction*, présentés dans de nombreux festivals. En 2018, il a été invité à rejoindre l'Académie des Oscars®. Il a aussi été directeur musical et proche collaborateur de musiciens célèbres comme Antony and the Johnsons, Jóhann Jóhannsson et Efterklang.

PER KIRKEGAARD (Monteur)

Per Kirkegaard est l'un des monteurs les plus reconnus du cinéma danois. Il a travaillé sur de nombreux documentaires et longs-métrages, dont *Accused*, prix Fassbinder de l'Académie européenne du cinéma.

Il a récemment monté le long-métrage *Borg/McEnroe* et les documentaires *The Kingmaker* de Lauren Greenfield et *That Summer* de Göran Hugo Olson. Ses autres collaborations incluent les documentaires *Armadillo* (qui lui a valu un Emmy) et *Chuck Norris vs. Communism*, présenté en compétition au Festival de Sundance.

Connu pour la grande musicalité de son montage, sa précision scénaristique, sa passion pour les projets auxquels il prend part et son regard à la fois poétique et précis, il fait partie depuis quatre ans de l'équipe de conférenciers de dok.incubator, atelier européen consacré aux montages préparatoires de films documentaires.



■ MATTHEW HERBERT (Compositeur)

Matthew Herbert est un musicien, compositeur, artiste et producteur accompli. Son travail novateur a fait l'objet de plus d'une trentaine d'albums, dont la bande originale du film *Un jour dans la vie*, nommée aux Ivor Novello Awards, et des compositions pour le théâtre, la télévision, la radio, des jeux et des spectacles joués à Broadway. Il a écrit la musique de deux films du réalisateur Sebastián Lelio, *Une femme fantastique* (Oscar du meilleur film en langue étrangère en 2018) et, plus récemment, *Gloria Bell*. Il s'est aussi produit dans le monde entier, que ce soit en solo, comme DJ ou accompagné, notamment par son propre big band de 18 musiciens.

Il remixe les œuvres d'artistes aussi célèbres que Quincy Jones, Serge Gainsbourg ou Ennio Morricone, et travaille depuis de nombreuses années avec des artistes aussi différents que Björk et Dizzee Rascal. Ses travaux ont été samplés par J Dilla de Slum Village, et sa composition *Café de Flore* a inspiré le film éponyme de Jean-Marc Vallée. Il a produit d'autres artistes, dont Roisin Murphy, The Invisible, Micachu et Merz, et sorti certaines de ces collaborations aux côtés d'autres travaux sur son propre label. Il a également fondé NXR pour accompagner l'éclosion de projets musicaux signés par d'anciens élèves et d'autres musiciens.

Bien qu'il ait collaboré avec des personnalités comme le cuisinier Heston Blumenthal, les dramaturges Caryl Churchill et Duncan Macmillan, la metteuse en scène Lyndsey Turner, le musicien Arto Lindsay et le scénariste Will Self, on connaît surtout son travail sur le son : il transforme des éléments sonores de la vie quotidienne en morceaux électro. Son projet musical le plus connu, *One Pig*, retrace la vie d'un cochon de la naissance à l'assiette, et au-delà. Il est en train de relancer un Musée du son sur internet et travaille comme directeur artistique pour le Radiophonic Workshop de la BBC. Sa première pièce, *The Hush*, a été jouée au National Theatre à Londres, et son premier opéra, *The Crackle*, au Royal Opera House. Son premier livre, *The Music*, a été publié en 2018.

LES PROTAGONISTES

Le Dr Amani Ballour

Leader née et spécialiste de la résolution de problèmes, le Dr Amani Ballour n'a que 29 ans lorsque ses collègues la choisissent pour diriger un hôpital souterrain, « la grotte », en 2016. Une fois en poste, elle est confrontée aux graves réalités qu'engendre la gestion d'un hôpital assiégé : faire face au manque de matériel et de médicaments, protéger le bâtiment au moyen de fortifications internes et externes, et – surtout – garantir la sécurité des patients et du personnel. En plus d'assumer toutes ces responsabilités, elle travaille en tant que pédiatre et soigne un flux constant d'enfants malades ou blessés. Elle participe également aux soins chirurgicaux.

C'est une figure bienveillante et rassurante pour les enfants dont elle s'occupe, ainsi que pour leurs parents. Elle lutte contre le patriarcat, qui considère les femmes comme inférieures aux hommes, et se bat courageusement pour qu'elles vivent et travaillent comme elles l'entendent. Elle défend ses valeurs au quotidien, que ce soit en encourageant les petites filles à prendre la mesure de leur talent et de leur force, ou en offrant du travail à des femmes qui ont besoin d'une source de revenus.

Née dans la Ghouta orientale, où elle a grandi, elle a obtenu son diplôme de médecine à l'université de Damas en 2012, puis entamé une spécialisation en pédiatrie, qu'elle a abandonnée pour aider les habitants de son quartier, assiégés par le régime de Bachar el-Assad. Elle a commencé à soigner les enfants (notamment les victimes de bombardements dans les zones reculées de la région) dans un service d'urgence, avant d'intégrer « la grotte » en 2013.



Samaher

Enjouée, drôle et chaleureuse, cette infirmière est la mère poule de « la grotte ». C'est aussi une bosseuse qui ne se laisse pas faire. Souffrant d'un traumatisme crânien depuis l'une des attaques qui visaient l'hôpital, elle est partiellement amnésique. Bien qu'elle en rie avec ses collègues, elle redoute une nouvelle attaque.

Avant le début du conflit, elle a étudié et suivi plusieurs formations de soins infirmiers. Au début du soulèvement, en 2011, sa sœur et elle ont secouru les manifestants. Lorsque le régime a commencé à s'en prendre aux professionnels de la santé, son beau-frère, partisan de Bachar el-Assad, a dénoncé sa femme (la sœur de Samaher) aux autorités. En 2012, Samaher et son mari ont émigré en Jordanie pour éviter d'être arrêtés. Mais devant le nombre croissant de Syriens grièvement blessés transférés dans ce pays, Samaher s'est dit qu'il était de son devoir de leur venir en aide. Elle est revenue en Syrie en 2013 et a commencé à travailler à « la grotte ».



Le Dr Salim Namour

Salim Namour est le plus âgé et le plus chevronné des médecins de « la grotte ». Aux premières heures du soulèvement, en 2011, il a adopté le pseudonyme Sakhr, qui signifie « roc » (car ses collègues savent qu'ils peuvent toujours s'appuyer sur lui), pour éviter d'être identifié par les partisans de Bachar el-Assad. C'est un homme calme, fidèle et plein d'empathie. Il s'est lié d'amitié avec le Dr Amani et ne fait aucun secret du respect qu'il lui porte, ni de la foi qu'elle lui inspire. Il collabore étroitement avec Samaher lors des opérations chirurgicales les plus délicates, qu'il effectue toujours en écoutant de la musique classique sur son portable.

Ce chirurgien généraliste s'était porté bénévole pour secourir les victimes civiles de la guerre d'Irak et du conflit israélo-libanais de 2006. Il était l'un des médecins les plus actifs à la Ghouta après les bombardements chimiques de 2013. Il a témoigné devant les Nations Unies et des associations de défense des droits humains qui enquêtaient sur ces attaques. Le siège de la zone est de la Ghouta l'a séparé de sa femme et de ses quatre enfants qui vivaient à Damas, sous contrôle du régime syrien.

Le Dr Alaa

Discrète et timide, le Dr Alaa est dévouée à son travail. Elle a étudié la médecine à l'université de Damas et suivi une spécialisation en pédiatrie jusqu'en 2011. Elle a été contrainte d'abandonner ses études lorsque le régime s'est emparé des centres médicaux de l'université. Elle a ensuite fait du bénévolat dans des hôpitaux de campagne et soigné des manifestants. Elle travaillait à la Ghouta quand la ville a été assiégée, et a choisi de rejoindre le Dr Amani et Samaher dans « la grotte ». Elle s'est formée seule à la pédiatrie pour obtenir sa spécialisation. Elle vit et travaille actuellement dans le nord de la Syrie, territoire administré par les forces turques.

LE GENERIQUE

Réalisation

Feras Fayyad

Production

Kirstine Barfod
Sigrid Dyekjær

Scénario

Alisar Hasan
Feras Fayyad

D'après une idée de

Feras Fayyad

Direction de la photographie

Muhammed Khair Al Shami
Ammar Sulaiman
Mohammed Eyad

Montage

Per K. Kirkegaard
Denniz Göl Bertelsen

Bande originale

Matthew Herbert

Conception sonore

Peter Albrechtsen

Mixage

Lars Ginzler
Tim Nielsen

Coproduction

Heino Deckert (MA.JA.DE)
Chadi Abo (HeCat Studios)
Michelle Stapleton (Madams Films)

Société de production

Danish Documentary

Production déléguée

Carolyn Bernstein
Ryan Harrington
Matt Renner

Production déléguée

Eva Mulvad
Pernille Rose Grønkjær
Mikala Krogh
Sigrid Dyekjær

Chanson originale

Compositeurs

Alisar Hasan
Feras Fayyad

Interprète

Racha Rizk

Producteur

Matthew Herbert



À propos de National Geographic Documentary Films

National Geographic Documentary Films s'engage à présenter des films de qualité des meilleurs réalisateurs de documentaires au monde. National Geographic Documentary Films fait partie de National Geographic Partners, une entreprise commune entre National Geographic Partners et Disney. Depuis sa création (1888), National Geographic Society (une organisation à but non lucratif) a pour objectif d'approfondir la connaissance et la compréhension du monde au travers de contenus scientifiques audacieux et de qualité. Chaque mois, National Geographic est consommé par plus de 730 millions de personnes, dans 172 pays et en 43 langues. National Geographic Partners reverse 27 % de ses recettes à la National Geographic Society pour financer des travaux dans les domaines de la science, de la découverte, de la conservation et de l'éducation. Pour en savoir plus, rendez-vous sur www.nationalgeographic.fr

À propos de Danish Documentary

Fondée en 2007, Danish Documentary Production est depuis plus de dix ans un acteur international clé dans le domaine du documentaire cinématographique haut de gamme. La société est dirigée par trois réalisatrices talentueuses et une productrice, à savoir, Pernille Rose Grønkjær, derrière les films *The Monastery – Mr. Vig and the Nun* (lauréat aux IDFA), *Genetic Me* et *Hunting for Hedonia* ; Eva Mulvad, qui a réalisé *A Modern Man*, *The Good Life* et *Enemies of Happiness* (lauréat aux festivals Sundance et IDFA) ; et Mikala Krogh, réalisatrice de *A Normal Life* (prix du public aux CPH:DOX), *Cairo Garbage*, *Everything Is Relative* et *The Newsroom – Off the Record*. La productrice qui dirige la société est Sigrid Dyekjær, qui a produit tous les films mentionnés ci-dessus entre autres films.

Pour en savoir plus, rendez-vous sur www.nationalgeographic.fr

Contacts National Geographic

Gwendoline Oliviero - Gwendoline.oliviero@disney.com
Kristina Azaryan - Kristina.azaryan2@disney.com